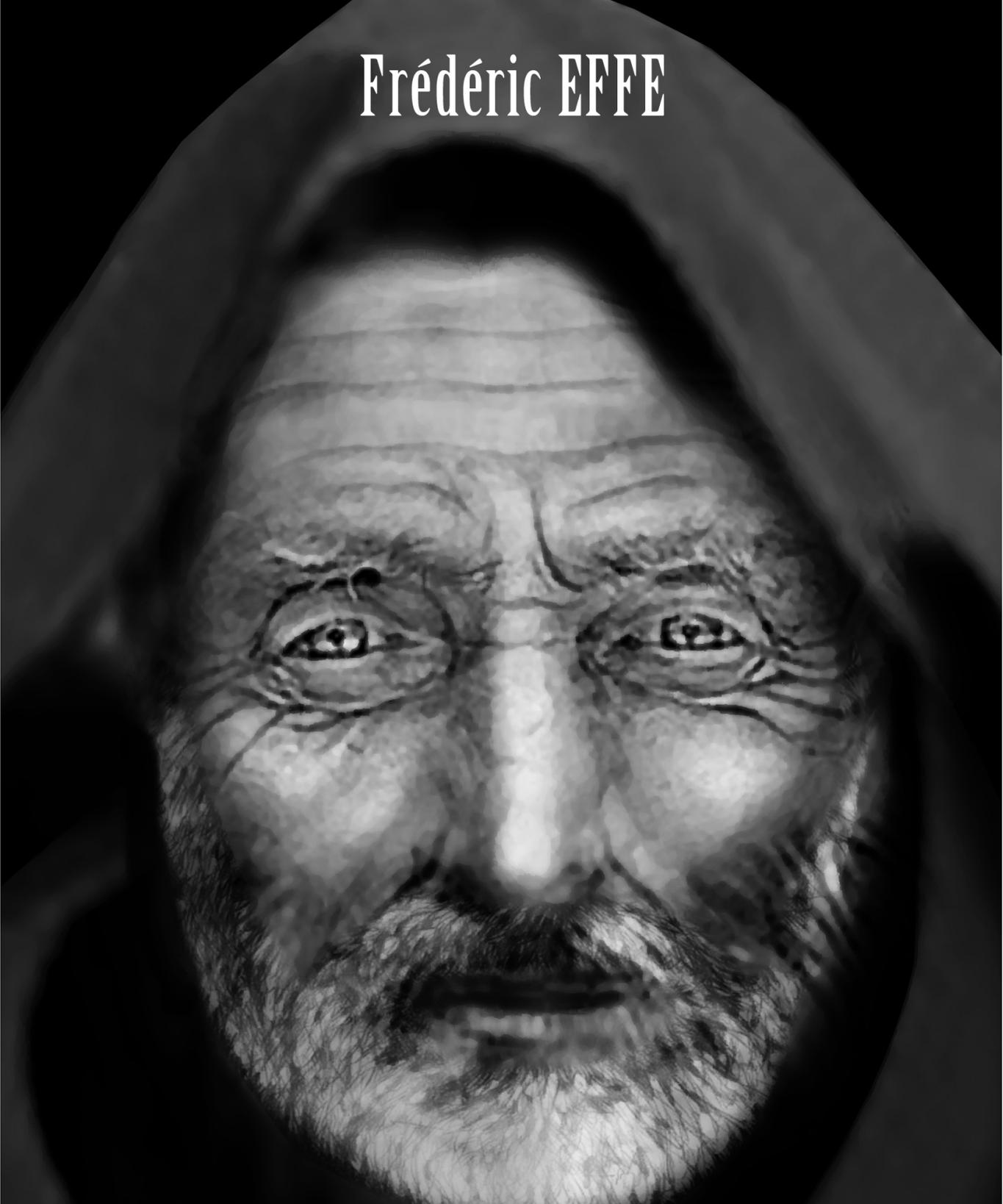


Frédéric EFFE



Frères Devant Dieu
ou la Tentation de l'alchimiste

Frédéric Effe

Frères devant Dieu ou
la
Tentation de l'alchimiste

© Frédéric Effe, 2019

ISBN numérique : 979-10-262-3048-9

librinova 

Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

« Ô Vérité qui êtes la lumière de mon âme que ce soit vous,
et non pas mes ténèbres qui me parlent. »

Saint-Augustin

« ...Mais priez Dieu que tous nous veuillent absoudre ! »

François Villon

PROLOGUE

Décembre 1336.

Sous le pâle soleil d'hiver, l'immense forêt se tient figée dans l'attente muette d'un dégel printanier, bien peu décidé à venir lui porter secours. Perché sur la branche d'un pin, un hibou cligne de l'œil, avant de prendre son envol vers des contrées connues de lui seul. Et comme le bruissement de ses ailes se perd déjà dans le lointain, plus bas, sur le sentier enneigé, une carriole s'avance au milieu du silence. Menée par un jeune novice, elle cahote dans les grincements de ses roues, en s'ouvrant un passage à travers la nappe immaculée, tandis que les lourds chevaux qui la traînent exhalent, sous l'effort, des souffles chargés de vapeur blanche. Assis à l'arrière, un moine se balance, placide, au rythme de l'attelage. L'homme a passé les soixante printemps mais ni son maintien, ni la force qui perce de son œil clair, ne le laissent paraître et même le froid mordant de ce jour glacial ne semble l'affecter. Un peu plus loin, s'ouvre devant eux une zone plus dégagée. Les hauts murs de pierre d'un vieux monastère s'y élèvent, à demi noyés sous les frondaisons, et les deux moines sourient en voyant qu'ils arrivent à destination.

À l'approche de l'équipage, une voix lance un ordre depuis l'intérieur de l'enceinte et la large double porte de bois s'ouvre pour les laisser passer. L'attelage pénètre alors dans une grande cour de terre que quelques frères convers s'affairent à déneiger. Ceux-ci s'arrêtent, un instant, pour les regarder entrer, puis, après un bref salut de la main, se remettent à l'ouvrage. Ayant tiré sur les rênes des bêtes, le jeune conducteur saute de la carriole et se dirige vers l'arrière afin d'aider l'autre moine à descendre, mais ce dernier l'écarte d'un geste conciliant, avant de se glisser lestement au sol. Sortant de la bâtisse, deux frères à l'air grave se hâtent déjà à leur rencontre et, quand ils les rejoignent, le plus âgé d'entre eux s'adresse au nouvel arrivant :

— Bonjour, frère Arnaud. Avez-vous fait bon voyage ?

L'intéressé hoche la tête en souriant et tous entrent bientôt, à la hâte, dans le monastère, tandis que la neige redouble de force autour d'eux.

Dans la modeste cellule monastique aux murs de pierre froids, un novice verse, avec précaution, un peu d'eau dans un gobelet de bois, avant de le tendre à un vieux moine alité. L'homme en prend une gorgée dans un effort qui semble l'épuiser puis, ayant rendu le récipient au jeune frère, il esquisse un sourire las pour le remercier, avant de refermer les yeux, dans un soupir. Et tandis qu'il se laisse aller à nouveau au sommeil, le jeune moine sort de la pièce, sans un bruit. Sur le pas de la porte, il croise le religieux qui vient à peine d'arriver et, à son regard interrogateur, il renvoie un petit air gêné mais lourd de sens, avant de s'éclipser sans un mot dans le couloir. À l'évidence, il ne reste plus beaucoup de temps au vieil homme et frère Arnaud pénètre, à son tour, dans l'austère chambrée.

Un instant après, il se tient assis à côté du lit et contemple le moine souffrant. Les yeux de l'homme sont toujours fermés, mais sa bouche esquisse un faible sourire, avant de murmurer :

— Ainsi, tu es venu, mon frère.

— Je suis là, mon vieil ami. Deux convers m'ont fait porter le message de ton état sur ordre de l'abbé, il y a quatre jours de cela. Je me suis mis en route dès le lendemain.

— Merci... Ainsi donc, voilà tes pauvres moines livrés à l'abandon, plaisante l'autre, en ouvrant les yeux.

— Dieu m'absoudra pour quelque temps et ils s'en sortiront, lui répond l'autre d'une voix douce, un sourire aux lèvres. J'ai confié la charge du monastère à frère Alric.

— Est-il toujours aussi assidu à la prière ?

— Il l'est et toujours soucieux de bien faire. Il reste encore un peu rigide et accorde, parfois, plus d'attention au protocole qu'il n'en faudrait, mais je ne peux le blâmer de s'attacher aux formes qui ont leur importance. Le temps viendra où son cœur s'ouvrira de manière plus profonde à la Règle. Au fond, il est encore jeune et il n'est avec nous que depuis dix ans.

— Saisir la vérité au-delà des formes, voilà un long chemin... Sans doute le plus grand défi pour nous qui avons décidé d'embrasser la Règle, remarque le vieux frère, souriant.

— Il faut du temps pour que les meilleurs fruits mûrissent, mais il fera un bon moine, j'en suis convaincu. Dieu y veillera et je l'y aiderai.

— Je me réjouis, en tout cas, qu'il ait trouvé en toi un guide d'exception pour l'éclairer, ajoute le vieux moine, sans se départir de son sourire, tandis que l'autre enchaîne :

— Mais laisse... Ne te fatigue pas avec ces histoires de jeunesse. Rien ne changera vraiment du côté de nos jeunes frères avant que bien des saisons ne passent. Dis-moi plutôt, comment te sens-tu ? L'abbé avait l'air de s'inquiéter beaucoup de ton état.

— Il me reste peu de temps, en effet, même s'il n'y a pas lieu de s'en alarmer. J'en ressens aussi de la joie.

Frère Arnaud opine du chef, en silence, pour poursuivre, un instant après :

— As-tu des doléances ou quelques dernières volontés que tu souhaiterais voir accomplies ? Quelques affaires à mettre en ordre ?

— Mes affaires sont en ordre autant qu'elles peuvent l'être, je te remercie, mon bon Arnaud. Je n'ai qu'une simple faveur à te demander.

— Quelle est-elle ?

— En vérité, je ne souhaite qu'un peu de ton temps et de ton écoute.

— Simplement cela ?

Le vieil homme acquiesce, en fermant les yeux, avant d'ajouter :

— J'ai une histoire à te conter. Me feras-tu la faveur de la consigner pour moi ? Mes recherches ne m'en ont pas laissé le temps et, à vrai dire, je n'ai pas trouvé les raisons de le faire jusque-là.

— Il en sera selon ton désir. De mon côté, j'aurai grand plaisir à me tenir avec toi pour le temps que je suis ici. Mais n'y a-t-il vraiment rien d'autre que tu souhaites pour toi ?

— La paix et le repos dans la grâce du Seigneur. Que pourrais-je espérer de plus ? Il m'a déjà tant donné et, vois, il demeure encore le seul à pouvoir m'accorder le peu que je sois en situation de désirer.

— Et je n'ai aucun doute qu'il le fasse... Depuis le jour où tu nous as rejoints, il y a de longues années de cela, il ne s'est pas passé un seul instant que tu n'aies consacré à sa gloire et au salut des hommes.

— Des instants hors de sa lumière, nous en connaissons pourtant tous en chemin et plus d'un...

— Mais toi, moins que nous tous, mon frère. Tu as œuvré sans relâche à faire reculer l'ignorance et le mal de nos contrées et les bienfaits que tu as accomplis en ce monde sont innombrables. Tant de guérisons et de soins, sans parler de tous les ouvrages de science et de médecine que tous nos frères te doivent sans même savoir que tu en es l'auteur.

— À quoi leur servirait de connaître mon nom ? Et si j'avais signé ces traités de ma main, crois-tu que leur science serait soudainement plus savante ou leurs médecines plus efficaces ? plaisante le vieil homme. Va, tu le sais comme moi, rien ne sert de vouloir s'élever en ce monde. Nous efforcer de n'être que les serviteurs du Très-Haut, c'est déjà bien assez et, même cela, nous n'y parvenons pas toujours.

— Je ne m'attendais pas à te trouver changé, lui répond l'autre moine, avec un air de complicité que seules de longues années d'amitié ont pu forger. Ta grande humilité nous a toujours servi d'exemple, même si je ne peux m'empêcher de penser que peut-être...

— Peut-être ?

— Eh bien, peut-être serait-il temps que les hommes reconnaissent au moins un peu tes mérites et tes œuvres, pour pouvoir t'en rendre hommage, ne serait-ce qu'un instant avant ton départ...

— Le mérite... Cette chose que Dieu exècre et que les hommes louent. Non, crois-moi, s'il y a quelque gloire dans ce que je laisserai à ma suite, que ce soit celle de notre sauveur et surtout pas la mienne. Pour le reste, ce qui fut dans ma vie ne sera pas différent dans ma mort. Je sais que tu me parles avec cœur, mon vieil ami, mais cela ne changera pas ma décision de m'en aller sans bruit.

L'autre moine hausse les épaules, vaincu, avant de reprendre peu après, un demi-sourire aux lèvres :

— Sais-tu, pourtant, que l'abbé parle de te faire sanctifier par Rome pour toutes tes guérisons qu'il dit miraculeuses et qui, assurément, le sont ?

— La politique encore et toujours... Je ne peux pas lui en vouloir d'œuvrer pour le rayonnement de notre ordre et de notre monastère mais, là encore, notre Église, comme les hommes, a besoin de Dieu bien plus que de gloire. Mais allons, assez parlé pour le moment. Va et reviens demain.

— Bien, comme tu le souhaites. Mais je te vois bien faible, es-tu certain que le repos ne te siérait pas mieux ?

— Pars tranquille, acquiesce-t-il, d'un air las, et reviens quand je serai reposé. Dieu n'aura pas la cruauté de me rappeler à lui avant que je ne t'aie conté cette histoire dont je t'ai parlé. Demain...

Au bord du lit, le religieux affiche un air soucieux, mais le vieux moine a déjà fermé les yeux et lui fait bientôt un faible signe de la main pour lui désigner la porte. Aussi quitte-t-il la cellule, sans ajouter un mot.

La fin des vêpres a sonné et, au sortir de l'abbatiale, les moines s'égrainent d'un pas pressé dans la fraîcheur du soir, en faisant craquer la

neige de la cour sous leurs sandales. À la fin de la procession, frère Arnaud marche en compagnie d'un autre religieux replet. L'homme est d'âge avancé et de petite taille et, à la vue de la croix de bois qu'il porte au cou, nul doute ne subsiste quant à son rang : c'est l'abbé du monastère et il affiche un air préoccupé en demandant à l'autre, sur le ton de la confiance :

— Lui avez-vous parlé ?

— Oui, mon père, mais il reste bien faible.

— Nous devons nous attendre au pire, n'est-ce pas ?

— Il serait sage, en effet, de nous y préparer.

— A-t-il exprimé quelques doléances ?

— Rien de particulier. Vous le connaissez... Il souhaite rejoindre le Très-Haut comme il a vécu, dans la simplicité et l'humilité.

— Aucune missive ou quelque message qu'il veuille faire parvenir à quelque proche ?

— Il n'en a pas fait mention. Cela dit, depuis ma venue ici, je ne lui en ai jamais connu aucun.

— ...Et s'il en avait, il les a toujours tenus au secret. Ainsi, il semble bien décidé à mourir en emportant avec lui tous ses mystères, lâche le vieil abbé, d'un air résigné.

Un silence s'immisce entre les deux hommes, tandis qu'ils poursuivent leur lente marche dans la neige bruissante.

— Tout de même, nous devrions lui réserver une cérémonie digne de ses œuvres ! reprend bientôt le responsable du monastère. La plupart des âmes vivant autour de nous et jusqu'à des lieues à la ronde le considèrent comme un saint. Tant sont venus vers lui qu'il a su soigner ou soulager.

— Et tant de moines aussi, ajoute frère Arnaud, en se tapotant la poitrine de l'index, pour se désigner comme l'un d'eux.